

Fernando d'Almeida

Désert absolu
(1979-1983)



À l'Amont retourne le corps obnubilé par la glaise.

Ainsi quand s'allonge

Le corps assoiffé de terre remuée

Absolu est le désert qui nous néantise

*« L'événement désert ; abandonne l'espoir
Ici se préfigure une mort de lumière
N'importe dans quel temps ici tu vas mourir
En emblème, comprends, l'impasse et la charnière,
Ainsi voilà, telle sera la mort
Toute seule éclatante
Et vernie avec le soleil rose des cieux verts »*

Pierre Jean Jouve
(Moires)

Avant-déclamer

(dépêche retardée)

Il faut prendre son parti de ne lire ces phrases travesties en vers qu'en intégrant dans leur combustion, des visages d'ombre qui n'ont plus commerce avec notre réalité physique.

*Mais en dépit du fascisme de l'amertume qui déploie ses ramages en ce lieu, il importe de considérer que **toute mort est lumineuse en son vecteur naturel !***

Du reste, corrélatrice à la vie, la mort est médiation entre l'ouvert et l'ultime, la lumière et l'obscurité. Elle est passerelle entre le réel et son antonyme.

*Les poèmes qui « s'incantent » en ce lieu syllabique, entendent à leur manière, élucider l'intime secret du poète guyanais **Léon-Gontran Damas**, de **Philippe-Maguilen Senghor** (le fils dernier du Mystagogue de Joal !) et du chantre de la terre-mère scarifiée, le sénégaléo-camerounais*

***David Mandessi Diop** (frère cadet du grand journaliste camerounais **Iyiwè Kalla-Lobè**, premier journaliste camerounais de langue française !).*

*Malgré eux, ces regrettés arpenteurs de nos
chaussées défoncées ne sont plus en pourparlers qu'avec
la Source de toute vie mais médiatisés par la parole du
poème, ils continuent d'être des nôtres, dans l'éternité
de l'instantanéité !*

*Les accents qui se déploient en ces pages fiévreuses,
vont assez vite au lyrisme par pure vocation du poème,
en se maintenant à telle crête du langage d'où
rayonnent ces visages d'ombre.*

Douala, Cité de Bonamoussadi
(La Roseraie du Goyavier)
Douze avril Deux mille huit

**Tombeau de Léon-Gontran
Damas
(1912-1978)**

Argument

À l'évidence, **Damas** était un poète majeur, un poète de pure transcendance dont l'œuvre nerveuse marquée par le syndrome de la gloire, a su susciter et entretenir des valeurs édifiantes.

Rebelle à tout dogme alléchant, à tout concept de répression et d'aliénation, **Damas**, cet esprit indépendant a parlé une parole unique pour que toute une race reprenne vie et force. Poète souvent inspiré, il a exprimé sa foi dans la poésie et il a fait de l'écriture qui est subversion, le lieu de rassemblement des mots qui disent l'émoi de la vie en sa dictature carcérale.

Chez **Damas**, le poème en son projet organique est sédition, c'est-à-dire, volonté de changement et de remise en question de soi.

Il a commencé à écrire et à publier en un temps de menaces suffocantes et permanentes, de consciences malheureuses, de paradoxes de vivre, de rêves épars et de désirs confus. De solitude itinérante et d'allégeance à la racialisation des valeurs identitaires.

Dans son œuvre portée par l'invective et l'amour, l'humour et l'ironie, **Damas** a tenté d'être du côté de la

vérité violente des événements et des peuples opprimés. Il a écrit pour saisir l'entour du vrai en sa scansion plénrière. Un feu secret zèbre ses poèmes et les mots qui colonisent, « apartheidisent » sa feuille quadrillée, induisent la hargne de vivre dans un monde gangrené par tant d'idéologies jargonantes.

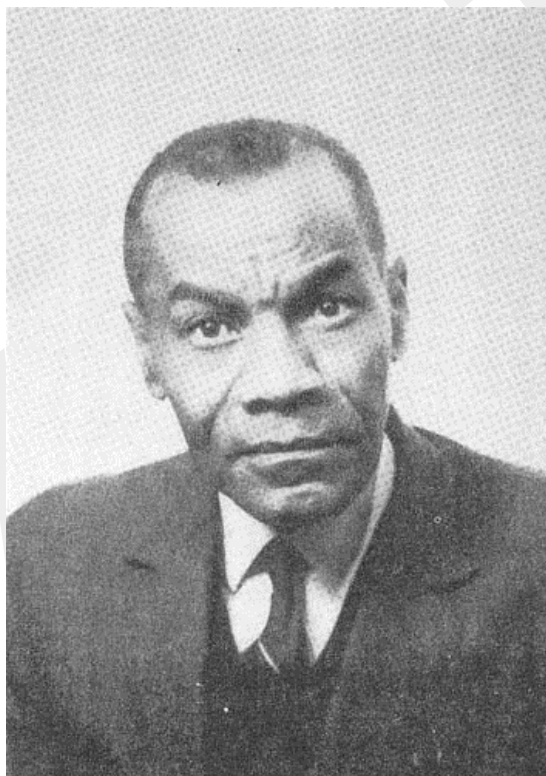
Les poèmes qu'il nous a permis de lire et d'entendre selon la polysémie, sont autant de rage proférée pour vivre en harmonie avec l'autre en nous.

Maintenant qu'il nous a tourné le dos interpellé par la mort, seuls demeurent ses pathétiques poèmes lesquels nous décrivent la montée de son courroux et de sa tendresse face à un monde dévoré par ses propres monstres, par ses propres phantasmes.

Léon-Gontran Damas était assurément un poète qui a incarné sa génération en cherchant à sa manière qui est forte et belle, l'humain dans l'homme. Et c'est en cela que son propos m'émeut et m'octroie le droit d'affabuler sur son œuvre lumineuse de tristesse !

Douala, 25 Avril 1980
(Quartier Bonantonè-Deido)

Léon-Gontran DAMAS



Damas ! Vieil homme vêtu de toge insulaire
Laisse-moi buriner ton visage
Dans le marbre de l'Afrique et avec toi
Recommencer le jeu des mots
Car les mots sont
Les piliers de soutènement du poème
Car les mots naissent
Pour dans le chant reverdir
– Et tu fus longtemps
L'étrange logophore de ton clan

Visage inquisiteur toujours
Berger dévalant les Mornes caraïbes
Au point qu'implique le merveilleux
Tu sus chanter
A la coupée des continents
Pour à l'homme donner sa juste carrure
Et chaque matin qui s'éruce blafard
Le rencontrer dans la Plénitude
À l'abri des dogmes

Je te salue vieux sorcier
Voué à la liturgie de l'intime
Splendidement debout
Sur la berge du Matin
Qui nous ramène
Vers les rives de l'immortalité
Je te salue vieux barde
Désormais étalé sur la natte du couchant
Rendu désormais
Au primordial chaos du Néant

Tu resteras cette étoile luciole
Qui sur les sommets brille
Pour
Redorer le blason de l'homme de piste
J'entends ton cœur qui bat
J'entends battre ton cœur de corail
J'entends ton cœur qui vibre corallin

Passeur du grand fleuve de l'être
Je suis sur mer pour te parler en aparté
Et je rends sensibles
Les contours de ta vie
Je sais qu'il faut que meurent
Les pionniers qui toujours
Vont plus loin
Dans l'approfondissement
Et l'accomplissement de soi

Soleil de fournaise soleil nocturne
Les oiseaux piaffent sur ta pierre tombale
D'où monte le râle du veuvage
Je vois ta tête
Qui se balance dans l'air marin
Je vois tes mains
Qui la mesure funèbre du Temps battent
Et l'Obscurité désormais
Sur ton lignage veille

A présent que s'épaissit
L'ombre de ton corps
Et que monte à ma lèvre
Le sel de l'amertume
Je vais à la rencontre
Des pierres qui s'écroulent
Je vais seul à seul
Et je crie appelant chaque dieu
Tu es mort vieil athlète couvert de gloire
Tu es mort dans la force primitive de l'âge

J'apprends à te parler
Dans l'eau noire du Réel
D'où émerge la parole
Qui professe la sagesse du soir
Car les Sages toujours
Meurent au soir décline de l'âge
Ayant longé les côtes
Concassées du vieux monde
Car les Coryphées meurent fiers
D'avoir su maintenir
La rigueur au niveau du chant